

décourager le moins du monde. Je n'en voulais pas avoir le démenti. Mais quoique nos entrevues, à la fin, par l'accoutumance, fussent devenues très cordiales, je continuais à n'obtenir rien de mon malade. Son obstination restait la même et me navrait.

“Cependant le temps pressait, on touchait au dénouement. Un jour le docteur m'avertit que dans quelques heures le malade aurait probablement cessé de vivre. Que faire ? J'avais invoqué tous les Saints du Paradis et mon pauvre ami, entêté dans son erreur, ne voulant pas entendre parler de religion, menaçait de me mettre à la porte si j'insistais.

“J'étais désolé, quand tout à coup je pensais à saint Antoine. Il était onze heures du matin, je cours d'une traite à l'Arrière-Boutique, et je dis au Saint, textuellement : “Si vous êtes fort vous allez le faire voir. Tâchez, je vous prie, de vous débrouiller avec mon malade.” Ce fut toute ma prière.

“Là-dessus je reviens au faubourg, mais l'esprit plus calme.

“A deux heures on sonne à la porte.

“—Monsieur l'abbé, me crie-t-on, vite ! dépêchez-vous, c'est très pressé.

“C'était mon malade qui me réclamait. Il m'accueille les larmes aux yeux, me demande pardon de sa dureté, se confesse, reçoit le viatique, l'extrême-onction, la bénédiction apostolique, dans des sentiments de repentir, de foi et de piété admirables. Sa dernière parole fut une parole d'espérance et d'amour. Saint Antoine, vous voyez, s'était bien débrouillé. Ah ! il est fort !...”

Et l'excellent curé ajoutait : “Je ne prie guère, quant à moi, saint Antoine, que pour la conversion de mes malades obstinés, et je n'ai jamais, grâce à lui, essuyé, jusqu'ici, *un seul* refus. A X*** (il me nomma sa paroisse), même un chaud partisan du chambardement général, a dû à saint Antoine de mourir réconcilié et consolé, avec tous les secours de la Religion.”

E. J.